

INTRODUCTION

Cette histoire est entièrement vraie,
puisque je l'ai imaginée d'un bout à l'autre¹.

[S]ous ces formes presque infinies, le récit est présent
dans tous les temps, dans tous les lieux,
dans toutes les sociétés; le récit commence
avec l'histoire même de l'humanité; il n'y a pas,
il n'y a jamais eu nulle part aucun peuple sans récit [...],
le récit est là, comme la vie².

Au cœur de l'épopée intellectuelle et sociale qui a vu émerger, depuis le XIX^e siècle, le phénomène patrimonial, le récit tient une place plus que privilégiée, il s'avère central. Déjà bien avant le récit a «traditionnellement occupé une place essentielle en tant que vecteur et facteur de connaissance soit à un niveau individuel [...], soit à un niveau collectif». Malgré sa mise à l'écart par la science, «le récit semble [aujourd'hui] avoir trouvé droit de cité dans la sphère culturelle³».

À y regarder de plus près, il semble bien que sans récit, les objets, les lieux et les pratiques souffrent d'une déficience de sens, d'un manque de souffle et de vitalité. Cette relation organique s'est retrouvée de manière flagrante dans le débat qui a entouré la polarisation des patrimoines matériel et immatériel dans le contexte de l'adoption en 2003,

1. Vian, Boris, 2010 [1947], «Avant-propos», *L'Écume des jours*, Anjou, CEC, coll. «Grands Textes», p. 52.

2. Barthes, Roland, 1966, «Introduction à l'analyse structurale des récits», *Communications*, n° 8 [rééd. 1981, Seuil, coll. «Points», n° 129, p. 7].

3. Laplantine, François et Joseph Lévy, 1998, «Préface», dans François Laplantine, Joseph Lévy, Jean-Baptiste Martin et Alexis Nouss, *Récit et connaissance*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, Montfort et Villeroy, p. 5.

par l'Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture (UNESCO), de la Convention pour la sauvegarde du patrimoine culturel immatériel. Matériel et immatériel se nourrissent respectivement dans une interaction constante «au point où l'un ne peut se comprendre sans l'autre⁴». Sous la forme de discours, de mythes, d'histoires ou de mémoires, le récit participe à toutes les étapes du processus d'investissement de sens, qualifié de patrimonialisation ou de chaîne patrimoniale⁵. Chacune nécessite et produit du discours qui porte le sens des objets et les gestes qui vont les accompagner dans leur cheminement de valorisation. Cette implication constante est présente tout à la fois dans la construction patrimoniale inscrite à l'enseigne d'un temps long et dans son actualisation laissée entre les mains de chaque génération d'héritiers⁶. Le récit peut également être objet de patrimoine, soit à titre de preuve d'une reconnaissance, soit pour lui-même, en raison de sa propre valeur culturelle, à l'exemple de la littérature, des traditions populaires, mais aussi des archives textuelles, iconographiques et audiovisuelles. On peut dès lors invoquer sa double nature, matière et instrument, qui alimente et transcende en même temps le processus de construction de sens patrimonial. Le récit manifeste son pouvoir dans les démonstrations qui mènent à la sélection et à la reconnaissance aussi bien que dans les stratégies de médiation et les gestes d'appropriation qui installent durablement l'attachement patrimonial. Le récit, d'ailleurs, appartient à tous : institutions, experts, citoyens ou touristes qui définissent, dans le consensus ou le conflit, une grammaire patrimoniale⁷. Cette grammaire, qui peut faire et défaire le patrimoine, renseigne de manière privilégiée sur les représentations, les expériences et les relations générées par la patrimonialisation.

.....

4. Turgeon, Laurier, 2007, «Préface», dans Marie-Blanche Fourcade (dir.), *Patrimoine et patrimonialisation : entre le matériel et l'immatériel*, Sainte-Foy (Québec), Presses de l'Université Laval, coll. «Patrimoine en mouvement», p. XI.
5. Amougou, Emmanuel, 2004, *La question patrimoniale : de la «patrimonialisation» à l'examen des situations concrètes*, Paris, L'Harmattan; Heinich, Nathalie, 2009, *La fabrique du patrimoine. De la cathédrale à la petite cuillère*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, coll. «Ethnologie de la France», n° 31.
6. Tornatore, Jean-Louis, 2010, «L'esprit de patrimoine», *Terrain*, vol. 2, n° 55, p. 108.
7. Boltanski, Luc et Laurent Thévenot, 1991, *De la justification : les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard, coll. «NRF essais»; Heinich, Nathalie, 2012, «Les émotions patrimoniales : de l'affect à l'axiologie», *Social Anthropology*, vol. 20, n° 1, p. 19.

En suivant le constat selon lequel «[l]a ville est devenue le lieu par excellence de la fabrication du patrimoine⁸», l'espace urbain apparaît des plus fertiles pour aborder les multiples formes des récits et leurs rôles dans la patrimonialisation. La densité des représentations, les transformations incessantes du paysage et la mobilité sans cesse croissante permettent de saisir la ville comme un laboratoire dans lequel les récits s'imbriquent, se métissent, s'opposent et se composent. La ville tient par ailleurs un discours à la fois comparatif et réactif sur ce qui lui est étranger, à savoir les autres villes ou la campagne. Par le récit, elle investit ces imaginaires et tente de se définir contre l'Autre ou à travers lui. Mode de résistance aux projets d'aménagement, stratégie de sauvegarde face à la menace de destruction de hauts lieux, support de cristallisation de souvenirs d'une ville disparue ou en voie de l'être, outil de médiation pour l'exploration urbaine, le récit se modèle et s'utilise à chaque séquence de production et de transformation du patrimoine ainsi que dans ses multiples usages.

Avant d'approfondir les relations entre le récit et le patrimoine urbain, il est utile de rappeler la profondeur de ce concept, autour duquel gravitera toute notre réflexion. Dans son sens littéraire (et littéral), le récit témoigne d'une *relation orale ou écrite*⁹ entre individus engagés dans une situation de communication. Vaste mot servant à désigner le genre narratif dans son ensemble, il possède d'abord et avant tout une valeur sémantique indéniable. La compréhension du message est tributaire du récit : l'organisation des idées, le choix des mots, les référents culturels convoqués, le rythme participent tous à cette entreprise abstraite d'intériorisation et d'intellectualisation du monde. En effet, tout langage est un ensemble de signes permettant, par des correspondances analogiques entre phonèmes arbitraires et réalité sensible, de comprendre le monde, d'y référer, d'en partager la vision¹⁰. Le récit est le mode d'organisation de ce langage. S'il a toujours fait partie de la culture dans son sens large, notamment sur le plan des traditions orales, des légendes ou même de la vie quotidienne, il acquiert une forme de légitimité au Siècle des Lumières, lorsque les écrivains délaissent le vers et adoptent la prose. Cette dernière

8. Rautenberg, Michel, 2003, *La rupture patrimoniale*, Grenoble, À la croisée, p. 147.

9. *Le Petit Robert* définit d'ailleurs le récit par cette expression exacte.

10. Cela renvoie à la relation entre signifiant et signifié mise de l'avant par le grand linguiste Ferdinand de Saussure dans son *Cours de linguistique générale*, 1985 [1916], Paris, Payot, coll. «Bibliothèque scientifique».

démocratise la littérature, elle déleste le texte de ses exigences formelles trop lourdes et lui permet de se rapprocher de la réalité. Ainsi, le genre narratif devient un support de choix pour des auteurs qui intègrent une part de réalité à leurs œuvres fictionnelles, passant de l'essai au conte philosophique ou du journalisme au roman épistolaire.

C'est dire que le récit est un véhicule presque moderne, du moins qu'il est accessible et qu'on peut se l'approprier dès lors que l'on connaît le code qui le compose (le langage ou la langue), et ce, à l'oral ou à l'écrit. Lorsqu'il est ainsi partagé par une communauté, ce qui est particulièrement vrai en contexte urbain, le récit devient essentiel à la construction de l'identité sociale et culturelle, tous se l'approprient et le modifient plus ou moins consciemment. Sans propriétaire strict, il s'hybride et mêle réalité et fiction. C'est dans sa nature de permettre cette hybridation, puisque la fiction n'est jamais complètement évacuée du genre narratif: elle agit comme repoussoir quand on veut mettre de l'avant la réalité du monde (par exemple, par l'essai ou l'article journalistique), mais elle contamine aussi le texte à des degrés divers. Toute vision du monde implique une certaine interprétation de la part de l'auteur; le choix des mots sous-tend inévitablement une connotation plus ou moins sensible. Or, la fiction ne rend pas moins légitime le récit. L'authenticité d'une narration, notamment sur des plans identitaire, national ou culturel, peut se construire par l'entremise de la fiction. La vérité concerne l'existence d'un discours, et non son extension parfaite dans la réalité. En littérature, le projet surréaliste consistait d'ailleurs à révolutionner le monde en changeant volontairement le langage qui le décrit. Adhérant ainsi à une sorte de nominalisme absolu, certains auteurs ont révélé cette caractéristique du récit: le sens *doit* être créé par des mots. C'est ce que René Magritte met de l'avant avec son tableau *La Trahison des images* (1928-1929). Le patrimoine fonctionne exactement de cette manière. Chaque couche de sens repose sur une narration, sur des actes de langage. Le mythe ne peut être que créé, il n'existe pas en soi. En somme, si le récit porte une fiction implicite et demeure l'une des seules façons de produire une réflexion sur le monde, il se présente comme un élément essentiel à la formation du patrimoine, à sa compréhension, à sa diffusion et à son appropriation.

En abordant le patrimoine urbain par le paradigme du récit, il nous est permis de nous situer pleinement dans l'action qui se traduit à la fois par des pratiques, des stratégies de mises en scène, mais aussi par des interprétations, des représentations et des motivations. Comme le souligne

Jean-Michel Adam, «[t]out récit est représentation d'actions et plus précisément, transposition narrative, de l'agir humain¹¹». En détournant la formule du linguiste, on pourrait ainsi dire que le récit nous donne accès à un «agir patrimonial». Ce dernier recouvre la plurivocalité des acteurs impliqués ainsi que la diversité des territoires concernés, des temporalités mobilisées et des séquences de la patrimonialisation, qu'elles soient formelles ou inscrites dans le quotidien. Dans cette perspective, le patrimoine se traduit en «faits de langage» qui mettent en évidence «les modalités qui font que l'objet patrimonial s'inscrit dans l'espace public et permet à des individus de constituer et de maintenir du collectif, voire du commun¹²». En quelque sorte, le récit permet d'accéder à la condition humaine du patrimoine.

Afin de comprendre comment cette relation quasi organique se construit et se développe, nous nous sommes donné comme objectif de saisir à travers huit études de cas les possibles rôles – ou contributions – du récit dans la patrimonialisation et d'identifier, dans une tentative de narratologie patrimoniale, les caractéristiques et les modes de fonctionnement des récits patrimoniaux. Quelle est la contribution du récit au patrimoine et comment opère-t-il? Existe-t-il des figures narratives propres au patrimoine ou des éléments récurrents qui ancreraient une spécificité patrimoniale? Quels sont les usages du récit? Que nous disent les récits sur ceux qui les produisent et les utilisent? Voilà quelques-unes des questions qui ont agi comme fil conducteur de ce collectif. Le récit nous invite ainsi à comprendre de quelle manière se construisent et se transmettent les liens particuliers que les sociétés ou les groupes entretiennent avec le temps, à l'espace et à l'identité¹³.

Les réflexions des huit auteurs présentées ici ont été jumelées de sorte qu'un dialogue s'établisse entre elles autour des points communs que sont les supports ou les incarnations du récit, en l'espèce: le texte comme

.....

11. Adam, Jean-Michel, 1998, «Le récit: mise en scène et interrogation de l'agir humain», dans Laplantine *et al.*, *Récit et connaissance, op. cit.*, p. 179.
12. Cerlet, Denis, 1998, «Sentiment de rupture et continuité dans le récit patrimonial», dans Laplantine *et al.*, *ibid.*, p. 90.
13. Morisset, Lucie K., 2009, *Des régimes d'authenticité: essai sur la mémoire patrimoniale*, Québec, Presses de l'Université du Québec/Rennes, Presses universitaires de Rennes, Réseau des universités Ouest Atlantique, coll. «Art et société»; Héritier, Stéphane, 2013, «Le patrimoine comme chronogénèse. Réflexions sur l'espace et le temps», *Annales de géographie*, vol. 1, n° 689, p. 3-23.

esquisse de l'identité urbaine, l'objet comme outil de compréhension de la ville, le témoignage comme modalité d'humanisation de l'urbain et, enfin, l'événement conflictuel comme révélateur de la cité. Entre esquisse et révélation, le travail du récit, nous le verrons, mène à de multiples formes de contributions et, par là même, à divers degrés de connaissance du phénomène patrimonial partant du visible et de l'établi, pour se rendre à l'invisible et au mouvement.

●..... Le texte : une identité urbaine construite, canalisée, racontée

L'identité urbaine s'affirme d'abord de l'intérieur de la ville. Le sentiment d'appartenance citoyenne se manifeste par différents récits. Le murmure ambiant, c'est-à-dire la vie de quartier ou les rencontres informelles dans les lieux publics, représente en quelque sorte le degré zéro de cette narration urbaine. La ville possède un quotidien pluriel qui fait néanmoins sens pour ceux qui le vivent. Rencontres entre voisins, assemblées citoyennes ou manifestations spontanées racontent la vie urbaine quartier par quartier. S'ajoutent les discours des institutions économiques, sociales, religieuses ou culturelles, auxquels les habitants réfèrent instinctivement comme à une «tradition de pensée» : les récits associés aux fêtes religieuses, aux rites de passage, aux célébrations civiques, ou bien ceux qui valorisent une entreprise, qui combattent une tare sociale, qui refondent la vocation d'un quartier, bref qui rythment la cité dans le temps et dans l'espace, tous ces récits, donc, reviennent périodiquement et s'ancrent dans la tête des individus pour y former une narration cohérente. Au final, le discours politique qui émane des instances officielles fonctionne comme un catalyseur qui révèle les couches de sens ou, au contraire, comme un modérateur qui tente de niveler les tensions sociales. Ainsi, par le prisme de la gouvernance, on projette l'image – plus ou moins objective – d'une société ayant tels besoins pour telles raisons, d'une population qui doit être gérée de telle façon et qui entretient telles attentes ou aspirations, d'une ville qui se dirige dans telle direction.

En ce sens, le texte de Carole Mabboux illustre comment les autorités politiques imposent progressivement une vision de la *pax* dans les cités-États du nord et du centre du royaume d'Italie, du XII^e au XIV^e siècle. Ce dessein de paix sociale fonde et alimente le récit communal officiel. Les

individus au pouvoir – ou ceux qui y aspirent – créent cette *pax* et l'instituent en idéal, racontant que la bonne entente est l'élément fondateur de la cité ou qu'elle est garante de son épanouissement. Tout dirigeant se présente alors comme un protecteur, un médiateur, voire un dépositaire de la *pax*. Les milices et autres instruments de répression doivent leur efficacité et leur légitimité au discours des autorités. En effet, on croit que l'influence et le rayonnement de la commune passent absolument par le maintien de la cohésion sociale, et celle-ci devient progressivement la valeur à conserver. C'est dire qu'un lien entre le présent et le passé cherche à être établi, basé sur un récit *performatif* qui crée en vérité l'illusion d'une paix sociale plus que la paix elle-même. Le regard historique qu'il est possible de poser sur cette situation convoque à juste titre la notion de patrimoine, puisqu'il s'agit, en fin de compte, d'un récit politique fondateur de l'identité communale et transmis de gouvernement en gouvernement à la manière d'un objet patrimonial.

Par ailleurs, l'identité urbaine doit être repérable par les touristes, par les visiteurs, par l'Autre (le rural ou l'étranger), soit à travers l'écho qui se rend à lui, soit par la trame narrative qui guide sa découverte ou sa fréquentation de la ville. L'esprit du lieu, nous l'avons vu, peut se révéler dans un discours inhérent à la cité. Or, la perspective change lorsque ce ne sont plus les habitants qui y font face. Le discours interne, valorisé au final par les instances officielles, est alors mis au service de la promotion et de l'affirmation d'une identité urbaine originale et autonome. La publicité, mais aussi les représentations artistiques, les bulletins d'informations télévisuels et radiophoniques, les livres d'histoire ou les guides de voyage véhiculent le caractère urbain au-delà des frontières physiques de la ville. Dès lors, l'expérience du visiteur, sa fréquentation des lieux ou son parcours touristique l'exposent à un récit urbain polysémique : l'image perçue ou reçue avant la visite est confirmée, modifiée ou révisée en fonction de l'expérience qui est faite de la ville, expérience néanmoins teintée des attentes de l'étranger.

Julien Bondaz présente une ville doublement discursive. En effet, Rouen est intimement associée à l'œuvre et à la vie de Gustave Flaubert. La ville, à la fois «berceau et tombeau» du grand auteur (selon les dires d'un visiteur), promeut différents lieux touristiques : les deux maisons où il a vécu, le cimetière où il est enterré, les rues dans lesquelles il a fait évoluer ses personnages... Tout un circuit littéraire invite les touristes à faire une visite flaubertienne des lieux. Si les écrits du romancier aident

à la formation d'une Rouen mythique, imaginaire et auréolée de mystère, les biographes et autres pèlerins en quête de reliques de Flaubert tentent de revivre soit le processus de création, soit les histoires écrites dans la ville normande. À la longue, une véritable patrimonialisation littéraire de Rouen s'enclenche. Les indices visuels, physiques, muséaux de la présence de Flaubert fonctionnent comme un récit faisant écho à celui contenu dans les livres. Le patrimoine littéraire, reconnu par l'institution, s'adjoint un patrimoine urbain cristallisé par ce lien qu'il partage avec de grands romans français. L'auteur convoque la notion de palimpseste pour faire ressortir l'hétérogénéité des discours présents dans l'espace urbain, pour en montrer la lente composition et pour révéler des lieux de mémoire progressivement construits. Ainsi, le tourisme littéraire tel qu'observé à Rouen, d'une part, met en relief les récits urbains écrits par un grand romancier, mais, d'autre part, leur superpose une narration biographique, voire ethnographique, qui transforme en récit la ville elle-même.

Comprendre la ville par ses objets

Du texte à la fois révélateur et constructeur de l'identité urbaine, nous glissons vers un tout autre récit, celui porté par les objets. En assignant à la culture matérielle un pouvoir narratif qui lui est propre, le récit prend une couleur plus particulièrement anthropologique qui se loge dans une approche née à la fin des années 1980, sous l'impulsion d'Arjun Appadurai et de son collectif *The Social Life of Things*¹⁴. Au cœur de cet ouvrage, les auteurs développent et illustrent l'idée que les objets, tout comme les individus, ont une vie sociale tout au long de laquelle leur trajectoire se construit à partir des expériences et des événements vécus ainsi que des contextes qui les voient évoluer. Poursuivant l'analogie, un outil de collecte et de restitution du récit des objets s'impose alors : la biographie culturelle¹⁵. Grâce à celle-ci, il est non seulement possible de retracer les grands moments de la vie – ou des vies – des objets, mais aussi de mettre au jour les régimes de valeurs qui les définissent durant les différentes étapes de leur parcours. Plus encore que leur vie, les objets inscrits au cœur de relations et d'échanges sociaux « nous apprennent quelque chose

14. Appadurai, Arjun (dir.), 1986, *The Social Life of Things: Commodities in Cultural Perspective*, Cambridge, Cambridge University Press.

15. Kopytoff, Igor, 1986, «The cultural biography of things: Commodization as process», dans Appadurai, *The Social Life of Things...*, *ibid.*, p. 64-71.

sur les sociétés, sur les rapports des hommes avec leur environnement matériel, mais aussi sur le rapport des collectifs à leur passé et sur leur gestion de la mémoire¹⁶». De la sorte, récit de l'objet et récit par l'objet ne font plus qu'un pour documenter et comprendre le monde qui les entoure.

C'est précisément dans cette perspective que l'on peut comprendre les contributions d'Édith Prégent et d'Anne-Lise Quesnel qui, en retraçant la vie d'éléments du patrimoine urbain, nous permettent d'accéder à des fragments de récits, bien trop souvent invisibles dans la ville.

Édith Prégent se penche ainsi sur le récit de deux paroisses québécoises de la fin du XIX^e siècle: la paroisse Immaculée-Conception de Bellerive à Salaberry-de-Valleyfield, encore en activité, et celle de Très-Saint-Rédempteur, dans la région de Vaudreuil-Soulanges, qui a été fermée et exécrée au début des années 2010. Rappelant à la fois les grands récits traditionnels qui faisaient sens avant la rupture postmoderne¹⁷ et le développement du territoire québécois dans ce qu'il a de plus concret (la colonisation et l'établissement de paroisses), le récit paroissial constitue un élément central de l'identité locale. Malgré son importance, il semble rapidement en danger dès lors que le lieu ou les objets qui le portent sont menacés de transformation, voire de disparition. Afin de saisir les conditions de pérennisation du récit paroissial, cette auteure s'est plus particulièrement intéressée au rôle des objets mobiliers qui interviennent à la fois dans sa construction et dans sa transmission. Par leur contexte de production et d'acquisition, par leurs qualités esthétiques ou encore par les informations qu'ils véhiculent, les objets esquissent une histoire du lieu. Plus encore, ils témoignent du quotidien de la paroisse et de l'attachement que les paroissiens lui portent. Cette dimension affective constitue la part la plus difficilement perceptible du récit et elle est pourtant celle qui apparaît la plus précieuse dans l'action patrimoniale. Par son analyse, Prégent nous invite à mieux saisir une part des enjeux de la conservation du patrimoine religieux et, peut-être, à réviser certaines des priorités mises communément de l'avant. Si l'urgence de sauvetage renvoie généralement à des considérations matérielles, il faut dans un même

.....

16. Bonnot, Thierry, 2010, *Biographies d'objets*, <<http://www.dijon.fr/appext/mvb/tout-garder-tout-jeter-et-reinventer/Biographies%20d'objets.pdf>>, consulté le 1^{er} juin 2013.

17. Arendt, Hannah, 1989 [1961], *La crise de la culture*, Paris, Gallimard, coll. «Folio/Essais».

temps s'attacher au maintien des narrations qui font vivre les lieux de culte. Sans ces récits, peut-on, en effet, encore envisager une véritable préservation des traces de la vie paroissiale?

Anne-Lise Quesnel, pour sa part, s'intéresse à un corpus d'œuvres d'art logées au cœur de la ville, plus précisément dans les rues de la capitale française. Produites par l'artiste Jacques Villeglé, les œuvres réalisées à partir de prélèvements d'affiches superposées qui ont été commentées, détournées ou vandalisées par des citadins anonymes représentent l'éphémère, le changement, le passage du temps, mais aussi la contestation, la prise de position citoyenne et la transformation du paysage urbain dans son sens large. Lorsque Villeglé commence à récolter ses affiches lacérées sur le mobilier urbain d'un Paris en transformation, il accomplit un geste fondamentalement postmoderne. Récit du présent sur le présent, création d'un patrimoine artistique lié à un média périssable et populaire, sa démarche illustre la perte de repères et les changements architecturaux symptomatiques d'une ville en constante évolution. Par l'analyse des œuvres, du travail de collecte et de mise en valeur, Quesnel révèle un métarécit de l'appropriation urbaine, qu'il s'agisse de l'artiste qui prélève les fragments ou des passants qui interviennent sur les affiches. Cette appropriation a cela de particulier que ses modalités sont marginales, voire illégales, et que ses traces sont éphémères. Malgré l'invisibilité et la fragilité de ces manifestations, elles n'en sont pas moins fondamentales puisqu'elles expriment à la fois la prise de parole citoyenne et le quotidien de la ville. En quelque sorte, les affiches permettent de saisir une partie des rapports que les individus entretiennent avec leur cadre de vie. Par le récit porté par les affiches lacérées, qui, en suivant une patrimonialisation de l'atelier à ciel ouvert au musée, pérennisent une certaine forme de vie urbaine, la mémoire du patrimoine bénéficie d'instantanés qui la rendent non seulement plus fine dans ses points, mais aussi beaucoup plus inclusive dans ses repères.

●..... Le témoignage : humaniser le patrimoine urbain

À la suite des objets et des œuvres qui agissent telles des clés de lecture pour comprendre la ville dans ses histoires et ses pratiques, nous nous penchons sur les acteurs qui, par leurs récits, humanisent la ville et son patrimoine. Par cette idée d'humanisation, nous nous rapportons à différentes acceptions : celles de donner nature humaine à quelque objet, de

rendre quelque chose plus humain ou plus adapté à l'homme. Les textes de Marie-Laure Poulot et de Péric Bouju s'inscrivent pleinement dans ce mouvement puisqu'ils mettent au centre de leur réflexion des témoignages qui, d'une part, reflètent des gestes d'appropriation d'un cadre de vie ainsi qu'un profond attachement à celui-ci et, d'autre part, permettent de faire vivre une expérience vivante qui s'articule autour de la multisensorialité, des émotions et de la performativité. Le témoignage constitue, on l'aura compris, un atout de taille dans l'analyse du patrimoine urbain en raison du regard intime qu'il propose de poser. En effet, le patrimoine prend tout son sens à travers la parole des individus et la relation personnelle, marquée par les souvenirs et les habitudes, que chacun peut avoir avec lui. L'intimité ne se caractérise pas seulement d'un point de vue affectif, elle se définit aussi dans l'accès à des informations plus difficiles à obtenir, celles qui ont trait à l'action patrimoniale.

Dans cette perspective, Marie-Laure Poulot explore la patrimonialisation du boulevard Saint-Laurent et, plus particulièrement, l'arrimage des récits intimes et officiels qui nourrissent l'imaginaire du boulevard. Connue dans l'histoire de la ville pour son rôle de couloir migratoire, premier lieu d'implantation des nouveaux arrivants, mais aussi pour celui d'axe qui structure et sépare le Montréal anglophone du francophone, le boulevard Saint-Laurent est un espace interstitiel de vie et de parole inscrit à la fois dans le passé et le présent, dans le formel et l'informel. Par son travail de collecte, l'auteure décortique le travail de mise en récit réalisé par des citoyens, usagers ou résidents du boulevard, à l'occasion de parcours commentés et d'entrevues. En faisant croiser leur propre vie à celle du boulevard, les informateurs révèlent la part d'immatérialité du lieu qui est à la fois caractérisé par son ambiance, par les activités quotidiennes qui l'animent et par les représentations qui l'habitent. La dimension commémorative du lieu n'est plus alors seulement associée à un cadre bâti, mais aussi à un cadre de vie qui met de l'avant ce que Poulot nomme le « vivre et ressentir le patrimoine ». Si cette dimension humaine ne semble pas toujours jouer un grand rôle lorsqu'il est question de conservation, de réhabilitation ou de transformation, elle est pourtant capitale. L'auteure évoque, en ce sens, deux projets dans le quartier des Spectacles dans lesquels la parole citoyenne devient un élément de justification de conservation. En effet, dans un jeu de miroir, les témoignages qui, au départ, nourrissaient la dimension patrimoniale du lieu et participaient à sa reconnaissance deviennent à leur tour du patrimoine à conserver, légitimant des gestes concrets de conservation du bâti.

Périg Bouju s'intéresse quant à lui à la place des témoignages dans un processus d'appropriation et de médiation de l'histoire qui a été développé dans trois quartiers rennais: l'Arsenal-Redon, Cleunay et La Prévalaye. Plus particulièrement, il se penche sur le processus de construction du récit patrimonial et sur les modalités d'interprétation des traces mémorielles qui ont été mises en place tout au long du projet. En utilisant les archives pour faire parler les témoins, les concepteurs ont choisi d'établir un dialogue autour des lieux de mémoire afin de donner vie à des quartiers mal connus et, ainsi, de transformer les représentations qui leur ont été jusqu'ici associées. Trois balades urbaines – ou plutôt trois narrations – ont été créées afin de rendre accessible le fruit des collectes. Si pour chaque quartier une couleur spécifique est donnée en fonction de son passé, que ce soit le passé ouvrier, la crise du logement des années 1950 ou encore le maraîchage et les loisirs populaires, les trois parcours sont construits de manière similaire autour de personnages qui agissent tels des fils conducteurs. Là encore, une humanisation du patrimoine s'affirme clairement, laissant une place particulière dans l'expérience patrimoniale à la relation que les informateurs entretiennent avec leur quartier et leur mémoire. Un déplacement s'opère et, d'une certaine façon, la visite du quartier et de son patrimoine matériel devient le prétexte d'une tout autre rencontre, celle des témoins. L'impact des récits dépasse largement la dimension de médiation puisqu'elle intervient aussi dans une démarche de réparation, celle du rétablissement de voix trop peu entendues au sein d'un discours sur le quartier. Ainsi, plus qu'un outil qui travaille le passé de la ville, le récit contribue largement à son devenir.

●..... L'événement conflictuel : révéler la cité

Notre collectif se termine par la notion de conflit associé au récit qui, loin de constituer une limite, permet au contraire de faire un bilan ou d'actualiser, grâce à l'épreuve qu'il inflige au patrimoine, à la ville et aux acteurs, les rapports que la société entretient avec son patrimoine au regard de ses représentations, de ses valeurs et de son identité. On retient ici la «force instituante» du conflit qui agit tel «[u]n test sur les valeurs transgressées qui permet à la communauté concernée de déterminer si elles lui sont devenues ou non différentes¹⁸». Si l'on se fie, dans le contexte

.....
18. de Blic, Damien et Cyril Lemieux, 2005, «Le scandale comme épreuve. Éléments de sociologie pragmatique», *Politix*, vol. 18, n° 71, p. 12.

d'une sociologie pragmatique, à la définition de l'épreuve qui peut être vue comme un vecteur de profonde transformation sociale, le conflit nous permet de penser la relation entre récit et patrimoine d'une part dans le mouvement, d'autre part dans la tension. En effet, « le processus conflictuel est alors utilisé comme un révélateur au sens photographique des rapports de force, de positions institutionnelles ou de réseaux sociaux qui, sans lui, resteraient difficiles à voir¹⁹ ».

Avec Caroline Bougourd, le conflit des récits intervient dans l'une des étapes charnières de la patrimonialisation, soit lorsque sont posées, à la lumière du passé et du présent, les questions de conservation associées au devenir du lieu. L'auteure nous invite ainsi à découvrir la cité d'expériences du Merlan à Noisy-le-Sec (France), dont la construction a été impulsée par le ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme au sortir de la Deuxième Guerre mondiale.

L'ensemble urbain se veut avant tout un projet social de relogement ainsi qu'une expérimentation architecturale. Si la réalisation est accueillie avec enthousiasme, elle tombe rapidement dans l'oubli, laissant des propriétaires à eux-mêmes « pour le meilleur et pour le pire » en matière de gestion du bâti et du quartier. Avec, en 2000, une inscription patrimoniale portée par les experts, les dynamiques locales se compliquent et se radicalisent entre les institutions et les habitants. La reconnaissance est loin d'être perçue comme un cadeau puisqu'elle signifie en quelque sorte une perte de contrôle, voire une dépossession de leur quartier et de leur voix. Ainsi s'affrontent deux conceptions de la conservation, l'une davantage tournée vers l'histoire et l'autre se rapportant à l'usage, au quotidien. Afin de rapprocher les deux démarches qui impliquent des modalités d'action centrées, d'un côté, sur le respect de l'authenticité et de l'intégrité du quartier et, de l'autre, sur l'expérience esthétique et poétique du lieu, il a fallu trouver des espaces alternatifs de dialogue qui permettent à tous de prendre part au débat. Bougourd nous en présente un sous la forme d'un récit interactif documenté qui facilite, par l'entremise du média, les croisements d'acteurs et de contextes. La plateforme, en confrontant les expériences et les enjeux, loin de résoudre concrètement le problème, permet

.....

19. Lemieux, Cyril, 2007, « À quoi sert l'analyse des controverses? », *Société d'études soréliennes Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, vol. 1, n° 25, p. 191.

cependant de révéler, au-delà d'une reconnaissance en apparence consensuelle, la complexité de la gestion patrimoniale et l'importance de chaque acteur, qu'il soit habitant, gestionnaire ou expert.

Avec le cas d'étude d'Analays Alvarez Hernandez, le conflit touche aux enjeux politiques de la mémoire et à leur médiation publique à travers une œuvre d'art. La controverse débute en 1994 avec une demande de la communauté arménienne au Bureau d'art public de Montréal afin que soit installée une œuvre d'art commémorant les victimes du génocide de 1915. Si, au départ, le projet semble aller bon train, rapidement la Ville de Montréal doit freiner le processus en raison d'une forte contestation de la communauté turque qui ne reconnaît pas cette version de l'histoire et qui considère qu'il s'agit d'un désaveu public. Après quatre ans d'interminables négociations, une œuvre voit enfin le jour : *La réparation*, de Francine Larivée. Celle-ci ne répond plus aux critères de la commande passée par la communauté arménienne, mais elle s'inscrit plutôt dans un compromis relatif. Dans cette affaire, le conflit permet de souligner les rapports de force qui entourent l'espace public et la médiation du patrimoine. En effet, si les communautés installées à Montréal portent des récits historiques contradictoires, elles cohabitent cependant sans tension. Une fois sortis de leur silence dans un nouvel espace de négociation, les groupes entament une lutte qui dépasse leur propre réalité locale. Dans ce contexte, le patrimoine porte deux intentions fortes, celle de monumentaliser pour ne pas oublier et transmettre, tout autant que celle de revendiquer et de légitimer un combat qui n'a pas trouvé réponse. De nombreuses questions surgissent alors pour les institutions qui agissent à titre de médiateur : Comment traiter de manière cohérente et équitable l'ensemble des communautés ? Comment favoriser la transmission et laisser s'exprimer des groupes aux récits contradictoires tout en conservant un espace de respect et d'inclusion ? À travers le conflit qu'elle présente, Alvarez Hernandez nous permet de saisir clairement la complexité du jeu des acteurs concernés par la patrimonialisation, mais également les tensions qui émergent de la reconnaissance patrimoniale lorsqu'elle est sous-tendue par des revendications sociales et identitaires exacerbées.

* * *

Tous ces articles ont d'abord été présentés sous forme de communications à l'occasion de la 8^e Rencontre internationale des jeunes chercheurs en patrimoine, qui a eu lieu à l'Université du Québec à Montréal (UQAM)

en octobre 2012. Au-delà de simples actes de colloque, cet ouvrage constitue un prolongement de la réflexion amorcée lors de cet événement. Plus d'une quinzaine de présentations ont soulevé différents enjeux patrimoniaux relatifs au langage, au texte, à la narration ou au discours. Rigoureusement sélectionnés et évalués, les huit articles qui composent ce livre démontrent que les liens unissant le patrimoine urbain au récit sont profonds et fondamentaux, et prouvent certainement que la recherche dans ce domaine se porte bien. Notre but n'étant pas de répondre définitivement à toutes les questions évoquées, nous croyons que ces regards croisés témoignent d'un intérêt et d'un dynamisme prometteurs dans ce contexte actuel de recherche universitaire et de développement des connaissances qui est le nôtre.

Enfin, sans le soutien intellectuel, moral et financier de nos partenaires, ni le colloque ni cet ouvrage n'auraient pu voir le jour. Nous tenons à remercier sincèrement la Chaire de recherche du Canada en patrimoine urbain de l'École des sciences de la gestion de l'Université du Québec à Montréal (ESG-UQAM) et particulièrement son titulaire, Luc Noppen, ainsi que Lucie K. Morisset, tous deux professeurs au Département d'études urbaines et touristiques de l'ESG-UQAM, qui réitèrent chaque année leur confiance et leur enthousiasme à l'égard des Rencontres internationales des jeunes chercheurs en patrimoine. Il nous faut souligner également l'accompagnement scientifique de Daniel Le Couédic, professeur à l'Institut de géoarchitecture de l'Université de Bretagne occidentale (UBO). En outre, la 8^e Rencontre internationale des jeunes chercheurs en patrimoine a été rendue possible grâce à l'appui financier de la Chaire de recherche du Canada en patrimoine urbain, du Forum canadien de recherche publique sur le patrimoine, du Groupe interuniversitaire de recherche sur les paysages de la représentation, la ville et les identités urbaines (PARVI) et de l'Institut de géoarchitecture (EA2219) de l'UBO.

Nous remercions, enfin, tous les auteurs de leur précieuse collaboration tout au long du processus d'écriture et de révision de cet ouvrage.

Marie-Blanche Fourcade
Marie-Noëlle Aubertin